XI

LES FINS D'HEXAMÈTRE ET L'ACCENT

PAR L. NOUGARET
Professeur au Lycée Janson-de-Sailly

L'hexamètre dactylique se termine régulièrement, depuis Virgile, par des mots de forme $-\breve{}\,\breve{}, -\bar{}$ ou $-\breve{}$, $\breve{}-\bar{}$, *flumina nota* ou *rura manebunt*. Dans l'un et l'autre cas, l'accent verbal et le temps marqué se trouvent frapper les mêmes syllabes. Cette rencontre est-elle voulue par le poète? Non, disent Havet, Meillet, M. Vendryes et leurs disciples [1]. D'après eux, l'accent ne joue aucun rôle dans la versification, et s'il se rencontre ordinairement avec le temps marqué en fin d'hexamètre, c'est parce que les fins permises sont de types tels que par voie de conséquence accent et temps marqué coïncident ; mais leur coïncidence n'est qu'un effet d'une règle métrique. Au contraire, pour de nombreux savants étrangers, la coïncidence est voulue par le poète, et c'est pour l'obtenir que se sont créées les règles des fins d'hexamètre. D'après ces derniers, les fins telles que *commemorando*, *rerum nouitatem*, *exiguus mus* ont été proscrites parce que l'accent et le temps marqué s'y trouvaient en désaccord, et le succès des fins de type *flumina nota* et *rura manebunt* tient uniquement à la coïncidence de l'accent et du temps marqué. Car, d'après eux, le premier hémistiche était caractérisé par une discordance voulue de l'accent et du temps marqué, et le deuxième hémistiche se résolvait dans l'accord de ces deux éléments [2].

Je crois possible d'apporter des arguments nouveaux contre la prétendue influence de l'accent dans les fins d'hexamètre, qui cons-

1. J. Vendryes, *Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin*, Paris, 1902, § 91-112, a fait l'historique et l'exposé de la question. Depuis lors, les travaux se sont multipliés. On trouvera un compte-rendu bibliographique très nourri dans l'article de L. Laurand, *L'accent grec et latin*, *Rev. de Philol.*, 1938, p. 133-148 (reproduit dans le t. IV de son *Manuel*). La querelle continue : chaque nouvelle livraison de l'*Année philologique* apporte une ample moisson de travaux sur ce sujet. D'une façon générale, les opinions sont plus nuancées en Europe, plus tranchées en Amérique.

2. F. Peeters, *Études sur l'hexam. de Virg.*, *Mél. P. Thomas*, 1930, p. 538-545, avec la critique de J. Marouzeau, *R. É. L.*, 1931, p. 384. Nicolau, *L'origine du cursus rythmique*, p. 58, explique le fait par « la préférence concernant la dimension des mots (typologie) ».

tituent une des positions fortes des partisans de cette théorie. Ces arguments sont fournis par la statistique des formes prosodiques du latin. On a trop souvent raisonné sur l'emploi des mots de cinq syllabes, de quatre syllabes, d'une syllabe dans l'hexamètre comme si la langue latine en fournissait autant qu'il aurait plu au poète de s'en servir, ou comme si le poète avait pu employer tous les mots de ces types que lui fournissait la langue. Or, il n'en est pas du tout ainsi en réalité, et l'on ne peut formuler d'hypothèse sur la disparition de certaines fins de vers avant de savoir quelle est l'importance numérique des types prosodiques qui les constituent, avant de savoir comment ces types prosodiques peuvent s'adapter à la versification dactylique. Pour cette étude, j'ai dépouillé trois passages de 5,000 mots chacun, dans le premier livre de *Lucrèce*, dans le sixième chant de l'*Énéide* et le premier des *Métamorphoses* d'Ovide. J'ai, d'autre part, confronté les statistiques de ces trois poètes avec trois statistiques de 5,000 mots chacune portant sur des œuvres en prose à peu près de même date que les trois poèmes choisis : un discours de la jeunesse de Cicéron : le *pro Quinctio*, un discours de sa vieillesse : la deuxième *Philippique*, et le premier livre de Tite-Live. Ces trois œuvres m'ont fourni une sorte de norme de la prose littéraire, indispensable à établir pour connaître en quoi les poètes ont innové.

Des trois fins de vers qui seront étudiées ici, *commemorando*, *rerum nouitatem*, *exiguus mus*, les deux premières ont entre elles quelque analogie : on les examinera d'abord. *Exiguus mus* présente un cas plus spécial et sera examiné pour finir.

Les mots de forme – ◡ ◡ – ⏑

Ces mots sont rares dans le matériel prosodique de la langue latine. Les dépouillements opérés en fournissent 28 exemples dans le *pro Quinctio*, 7 dans la deuxième *Philippique*. Cela fait au total 35 exemples sur 10,000 mots, soit une moyenne de 17 à 18 chez Cicéron pour la base de 5,000 mots. Tite-Live en donne 25 exemples. On le voit, c'est peu. Chez Virgile, toujours pour 5,000 mots, on en relève 19 exemples. Donc, autant qu'il est possible de raisonner sur des chiffres aussi faibles, on peut dire que Virgile n'a montré ni affection ni répulsion particulière pour ce type de mot. L'examen du vers montre pourquoi : ces mots sont rares, mais, bien qu'ils

forment un groupe compact de dactyle plus spondée, ou de dactyle plus trochée suivant la valeur de la dernière syllabe, ils ne sont pas difficiles à caser dans un hexamètre.

Sous la forme $-\breve{}\,\breve{}--$, *commemorarent*, ils ne peuvent y occuper que la fin, $^{5}\breve{}\,\breve{}\,^{6}-$; mais c'est la forme la plus rare de ces mots de cinq syllabes : sur les 35 exemples de Cicéron, il n'y en a que 4 à syllabe finale longue, et sur les 25 de Tite-Live, que 3. Sous leur forme la plus courante $-\breve{}\,\breve{}-\breve{}$ et $-\breve{}\,\breve{}-\overset{\breve{}}{-}$, *commemorare* et *commemoraret*, ils peuvent commencer avec le premier pied, avec le quatrième et enfin avec le cinquième. Sous la forme $-\breve{}\,\breve{}-$, c'est-à-dire la dernière syllabe annulée par synalèphe, *commemorar(e)* et *commemorar(em)*, ils peuvent commencer avec le premier pied, le deuxième et le quatrième.

Voilà donc un type prosodique très rare (Cicéron $\frac{1}{285}$, Tite-Live $\frac{1}{200}$) qui se trouve réclamé par un assez grand nombres de places dans le vers : la chance qu'il a de se trouver à la fin diminue d'autant et se rapproche de zéro. Dans le passage dépouillé, Virgile l'emploie trois fois à cette place, deux fois si le v. 601 est interpolé. La proportion par rapport aux 19 exemples du type relevés chez lui n'a rien que de parfaitement normal : six fois ces mots commencent avec le premier pied, deux fois avec le deuxième, huit fois avec le quatrième et trois fois avec le cinquième.

En revanche, les données fournies par Lucrèce font aussitôt apparaître deux anomalies. Ces mots sont chez lui au nombre de 37 pour les 5,000 mots dépouillés. Ils sont donc, en gros, deux fois plus fréquents que chez son contemporain Cicéron ; et c'est la première anomalie. Voici la seconde : ces mots commencent six fois avec le premier pied, une fois avec le second, jamais avec le quatrième, et trente fois avec le cinquième. Par conséquent, Lucrèce est en désaccord avec les statistiques générales de la langue latine, telles qu'elles apparaissent à travers les présents relevés ; il est en désaccord aussi avec la loi de probabilité qui aurait tendu à répartir ces mots de cinq syllabes à peu près également entre les places qu'ils peuvent occuper. En second lieu, si Lucrèce a le plus souvent logé ces mots aux deux derniers pieds, c'est qu'ils lui fournissaient un moyen commode, disons une clausule métrique, pour terminer son vers [1]. L'examen du détail révèle

1. Voir, sur ces fins de vers de Lucrèce, les considérations d'ordre esthétique présentées récemment par A. Guillemin, *Étude lucrétienne*, *R. É. L.*, 1943-1944, p. 128.

l'effort continu du poète pour remédier à la rareté du type. Il recourt tantôt à des archaïsmes de forme et de vocabulaire : *materiai, indupedita, permitiali*, tantôt à des composés : *frugiferentis, graiugenarum*, tantôt à des termes savants : *simplicitate, principiorum*. Parfois même il forge des mots : *conciliatu* 575 « création de L. pour remplacer l'amétrique *conciliatio* » dit ici le commentaire d'Ernout. Enfin, Lucrèce n'hésite pas à répéter ces mots voyants : notre passage contient en fin de vers trois fois *materiai* et quatre fois *simplicitate*.

Ainsi les faits sont les suivants : ce n'est pas Virgile qui délaisse ces mots, c'est Lucrèce qui augmente leur nombre pour la raison qu'ils lui apportent un secours précieux pour clore son vers.

L'arithmétique et la loi des proportions montrent donc que les mots de cinq syllabes ne sauraient être nombreux en fin de vers. Or, une autre raison est venue les raréfier encore davantage à cette place. Cette raison, la voici :

Une commodité métrique appelait impérieusement aux places autres que la dernière tous ceux d'entre eux qui finissent par une syllabe brève ou indifférente, *commemorare* et *commemoraret*. En effet, la langue latine n'était pas assez riche en mots trochaïques ou finissant par un trochée, mots à peu près indispensables au rythme dactylique. Quelques chiffres suffisent à illustrer la chose. Le type *posse*, $-\breve{}$, se rencontre une centaine de fois dans notre passage du *pro Quinctio*, un peu moins encore dans la deuxième *Philippique*. Virgile a dû innover profondément et pour le même nombre de mots en fournit 248 exemples. Le type *dixisse*, $--\breve{}$, est représenté quarante fois dans le *pro Quinctio*, cinquante-quatre dans la *Philippique*, cent soixante-treize chez Virgile. Il serait facile de multiplier les exemples. Pour notre cas particulier, chaque fois que ces mots de cinq syllabes finissent par une brève, Virgile, en poète économe, n'a garde de gaspiller cette brève, et il l'emploie pour donner la première brève d'un dactyle, pendant que Lucrèce les prodigue en fin de vers.

En conclusion, Virgile n'a pas condamné les fins de vers du type *commemorando*. Si les exemples qu'on en rencontre chez lui paraissent si rares à première vue, c'est que Lucrèce nous donne une idée erronée de la fréquence normale de cette fin d'hexamètre. A la stylistique d'étudier comment Virgile a utilisé ces clausules, exceptionnelles en latin, fréquentes chez Homère, et quelle nuance

elles ont prises pour les oreilles latines. Mais un fait paraît certain, c'est que les causes agissantes qui ont empêché la fin *commemorando* de subsister ont été d'abord l'extrême rareté du type, ensuite la nécessité métrique qui appelait les variantes du type à finale brève ailleurs qu'aux deux derniers pieds, enfin des considérations de style, jamais une influence quelconque de l'accent verbal.

Les mots de forme ⏑ – ⏑ –

Ennius, sur un total d'environ quatre cents vers utilisables, en termine vingt-quatre par un mot de ce type. Pour les huit cents vers de notre passage de Lucrèce, cette fin ne se trouve plus que dix-neuf fois. Le nombre tombe à quatre chez Virgile et se réduit à zéro chez Ovide, tout au moins dans les passages qui ont servi à cette enquête. L'évolution est nette. Quelle est la cause de la disparition de cette fin de vers? Supposons un instant que l'influence de l'accent y soit pour quelque chose. Cette influence pourrait expliquer l'élimination des fins comme *rerum nouitatem* et *species ratioque*, où le cinquième temps marqué ne coïncide pas avec l'accent, mais non celle des fins comme *nil reuocari*, *mentem animumque*, *natura animai*, qui ont disparu elles aussi, malgré la concordance absolue des cinquième et sixième temps marqués avec l'accent. Or, il est infiniment probable qu'en la circonstance une seule et même cause a fait disparaître à la fois *nil reuocari* et *rerum nouitatem*.

Tout d'abord pour voir clair dans le problème, il faut distinguer, d'après la quantité de leur finale, quatre types différents dans ces mots de quatre syllabes ; appelons-les *potuissent* (finale longue), *potuisset* (longue ou brève), *potuissem* (longue élidable), *potuisse* (brève élidable). Voici la fréquence de chacun d'eux dans les six dépouillements opérés :

	PROSE				POÉSIE			
	pro Q.	Phil.	T. Live	*Total*	Lucr.	Virg.	Ov.	*Total*
potuissent	6	18	11	35	8	4	9	21
potuisset	17	33	9	59	12	17	21	50
potuissem	34	36	31	101	29	12	12	53
potuisse	34	18	27	79	74	78	96	248
Total	91	105	78	274	123	111	138	372

Ce tableau permet immédiatement une remarque : poètes et prosateurs présentent à peu de chose près la même proportion des types *potuissent* et *potuisset*, mais les poètes ont deux fois moins souvent le type *potuissem*, et par contre trois fois plus souvent que les prosateurs le type *potuisse*. Examinons en premier lieu le fait le plus saillant, l'augmentation frappante de *potuisse* chez les poètes.

Le type *potuisse* peut occuper cinq places dans le vers sous sa forme entière et quatre de ces mêmes places peuvent l'accueillir quand sa finale est annulée par synalèphe : ⏑ ⏑ $\overset{2}{–}$ ⏑ et ⏑ ⏑ $\overset{2}{–}$, ⏑ ⏑ $\overset{3}{–}$ ⏑ (dans la coupe triple familière à Virgile *Formosam* || *resonare* || *doces* || *Amaryllida siluas*) et ⏑ ⏑ $\overset{3}{–}$, ⏑ ⏑ $\overset{4}{–}$ ⏑ et ⏑ ⏑ $\overset{4}{–}$, ⏑ ⏑ $\overset{5}{–}$ ⏑ et ⏑ ⏑ $\overset{5}{–}$, ⏑ ⏑ $\overset{6}{–}$ ⏑. Cette grande souplesse du type explique pour une part qu'il ait été cultivé par les poètes. Mais la grande cause de son augmentation doit être cherchée dans le besoin signalé plus haut de l'hexamètre en mots terminés par un trochée. En effet, sur les 74 exemples qu'il fournit, Lucrèce en emploie 58 avec finale trochaïque, 11 avec synalèphe de la brève, 5 en fin de vers. Virgile fournit 78 exemples, dont 63 avec finale trochaïque, 14 avec la synalèphe, 1 en fin de vers. Ovide fournit 96 exemples, dont 90 avec finale trochaïque, 6 seulement avec la synalèphe, aucun en fin de vers.

Si cela est vrai, pourquoi, dira-t-on, les poètes ont-ils négligé le type *potuisset* (prose 59, poésie 50), qui pouvait lui aussi fournir le précieux trochée final en l'employant devant une initiale vocalique? C'est que les mots à initiale vocalique sont de très loin moins nombreux que les mots à initiale consonantique. Par conséquent, les poètes ne pouvaient employer *potuisset* devant voyelle qu'au prix d'un effort impossible à renouveler souvent. Malgré cela, leur préférence pour *potuisset* avec finale brève est bien marquée : les 12 exemples de Lucrèce sont tous les 12 employés devant voyelle et fournissent un trochée final ; 17 exemples dans Virgile, 15 sont devant voyelle ; 21 exemples dans Ovide, 16 sont devant voyelle. Pour ces trois poètes, cela fait au total quarante et un *potuisset* à finale brève contre neuf à finale longue. Il apparaît bien que l'emploi presque constant de ce type devant voyelle n'est pas le fait du hasard, mais traduit un dessein du poète. Ce dessein, il l'exécute au prix d'un effort contre la loi de l'offre qui lui présente des mots commençant en grande majorité par une consonne. On peut donc

dire que déjà avec Lucrèce, mais surtout avec Virgile, les types *potuisse* et *potuisset* ont en quelque sorte leur emploi réservé dans le corps même du vers et sont, de ce fait, perdus pour la place finale.

Restent donc les cas de *potuissent* et de *potuissem*. *Potuissent* est extrêmement rare : 36 exemples sur les 15,000 mots de prose dépouillés, 21 exemples pour les trois poètes. *Potuissem* est un peu moins rare : 101 exemples au total en prose et 53 en poésie. Mais *potuissent*, tout exceptionnel qu'il soit, peut occuper deux places dans le vers : ⏑ ⏑ $\overset{4}{\text{–}}$ et ⏑ ⏑ $\overset{6}{\text{–}}$; et *potuissem*, suivant qu'il est placé devant consonne ou devant voyelle, peut remplir cinq emplois : ⏑ ⏑ $\overset{2}{\text{–}}$, ⏑ ⏑ $\overset{4}{\text{–}}$ et ⏑ ⏑ $\overset{4}{}$, ⏑ ⏑ $\overset{5}{}$ et ⏑ ⏑ $\overset{6}{\text{–}}$. Il en résulte que le nombre de fois où l'un et l'autre de ces types pouvait se présenter en fin de vers était tout à fait réduit. Or, dans l'*Iliade*, ce cas arrive en moyenne une fois tous les neuf vers. Le résultat fut qu'en latin les vers ainsi conclus prirent une nuance grecque très marquée. Dans l'ensemble de l'œuvre de Virgile qui représente près de 13,000 vers, cette fin quadrisyllabique ne revient que quarante-cinq fois, sur lesquelles il y a quarante et un noms grecs contre quatre noms latins seulement, et sur ces quatre exemples latins, trois se trouvent dans un passage de couleur grecque ou orientale (*En.* 4, 215 et 667 ; 6, 11), et le dernier renferme un essai de rythme descriptif (*En.* 10, 505 ; voir la note de Lejay sur le passage). Lucrèce, qui aime les fins de vers commodes, les clausules métriques toutes faites, a tenté de développer la fin quadrisyllabique, mais il n'a pu le faire que dans une faible mesure, et les 19 exemples qu'il fournit constituent un pourcentage de très peu supérieur à celui qui est attendu. Il serait facile de montrer que la plupart du temps ce sont de simples chevilles métriques qui occupent cette place de choix ; qu'un seul exemple suffise : dans le passage considéré, Lucrèce n'emploie pas moins de trente fois *ratione*, *rationis* et *rationem*.

Les monosyllabes[1]

Tout différent est le cas des monosyllabes : tandis que leur

1. Seule la fin *exiguus mus* est en cause ici ; restent hors de question les fins *funere mens est*, *praesaga mali mens*, qui sont considérées comme normales par Virgile et ses successeurs (voir Havet, *Métrique*, § 116 et 117), et *gratia rara est*, *ire putandum est*, où *rarast* et *putandumst* ne forment qu'un seul mot phonétique et métrique.

rareté a fait disparaître, ou à peu près, les mots de cinq syllabes de la fin du vers, les monosyllabes en ont été chassés malgré leur nombre. Ils forment la catégorie la plus abondante de très loin du matériel verbal latin : sur 5,000 mots, le *pro Quinctio* en fournit 1,739, la deuxième *Philippique* 1,748. Les poètes ont sensiblement réduit leur nombre. Lucrèce n'en a plus que 1,073, Virgile 909 et Ovide 923. C'est encore beaucoup, et si les lois du hasard étaient seules à jouer, en comptant un millier d'exemples pour environ 800 vers qu'occupent les 5,000 mots, attendu que les monosyllabes peuvent occuper une dizaine de places dans le vers, on devrait rencontrer en moyenne un vers sur huit terminé par un monosyllabe, un vers sur cinq si on s'en tient aux statistiques de la prose. Or, les poètes sont loin de ce compte : Lucrèce lui-même, dans le passage dépouillé, n'en présente qu'un pour trente vers. Examinons les données des relevés et nous y découvrirons la clé du problème.

Que trouvons-nous dans les quelque 1,700 monosyllabes du *pro Quinctio*? Tout d'abord, une masse énorme de prépositions, conjonctions, pronoms de rappel et pronoms relatifs qui, à eux seuls, forment un total d'environ 1,200. D'autre part, le vers, et surtout le vers hexamètre [1], forme non seulement une unité au point de vue de la métrique, mais aussi bien souvent une unité au point de vue du sens. Il en résulte d'abord que prépositions, conjonctions, pronoms de rappel et relatifs se trouvent exclus par la grammaire de la fin du vers. Il en résulte aussi que, la fin du vers étant en général suivie d'une suspension plus ou moins forte dans l'énoncé, la place finale tend à devenir une place de relief. Or, si le nombre des monosyllabes reste encore élevé une fois opérée la défalcation ci-dessus, combien s'en trouve-t-il, parmi les restants, qui vaillent d'être mis en relief? D'élimination en élimination, on conserve un résidu de vingt à trente mots, tant noms que pronoms, verbes et adverbes, expressifs par eux-mêmes, que le poète peut, à l'occasion, mettre à une place d'honneur. Voici quelques chiffres pour fixer les idées. Sur les 1,739 monosyllabes du *pro Quinctio*, il n'y a que 86 noms, et ce nombre de 86 se décompose ainsi : 57 *res*, *rem*, ou *re*, 12 *ius*, 9 *uis*, 4 *uir*, 2 *spes*, 1 *uox*, 1 *mors*, c'est-à-dire en définitive 7 noms, 7 noms monosyllabiques différents sur 5,000 mots.

1. J. Marouzeau, *Structure rythmique de la phrase et du vers latin*, *R. É. L.*, 1933, p. 336, et *Traité de stylistique appliquée au latin*, p. 273.

Un prosateur, et en particulier un avocat, peut répéter pour être clair des mots comme *res*, surtout *res publica*, ou *ius*, dans le corps de ses périodes, sans devenir monotone ni fatiguer l'auditeur. Un poète ne peut accorder à de tels mots une place de choix que d'une façon exceptionnelle. Et c'est un fait bien établi dès l'introduction de l'hexamètre à Rome. Sur les 600 vers ou débris de vers que nous avons des *Annales* d'Ennius, il n'y en a qu'une trentaine terminés par un monosyllabe, et sur cette trentaine il n'y en a pas dix du type *exoritur sol*. Lucrèce, sur les 800 premiers vers de son poème, n'en a terminé que 27 par des monosyllabes (tant en fins normales qu'en fins anormales, cf. p. 267, n. 1). Dès l'origine, cette fin de vers était condamnée. En l'occurrence, Virgile n'a pas innové, il n'a fait que renchérir sur la sévérité d'un Ennius et d'un Lucrèce. On comprend pourquoi : sur les 27 monosyllabes que Lucrèce a tolérés en fin de vers, on rencontre 9 fois *sunt*, *est* ou *sit*, 6 fois *res*, 5 fois *se*, 3 fois *uis*, et une fois *quis*, *quid*, *quam* et *iam* ; en définitive, rien qui mérite cette place de relief, rien qui doive trouver grâce devant le goût épuré d'un Virgile.

Par conséquent, la vérité semble être la suivante : pour Virgile, l'emploi de la fin de vers *exiguus mus* dépend non d'une théorie métrique, et encore moins d'une prétendue exigence de l'accent, mais d'une question de nuance de style. Quand il écrit *ruit Oceano nox*, *imbriferum uer*, *restituis rem*, il n'a pas le sentiment de se permettre une irrégularité de versification, mais il sait que, pour des raisons étrangères à la métrique, de telles fins de vers ne passeront pas inaperçues. S'il les emploie d'une façon exceptionnelle, c'est parce qu'il considère leur valeur comme exceptionnelle aussi[1].

Influence des mots de forme ⏑ – –

Ainsi chacun des types non virgiliens étudiés ici portait en lui-même les causes suffisantes de sa disparition. Mais à ces causes intérieures et diverses est venue se joindre une cause extérieure très active : c'est le rejet en place finale des mots qui donnent la succession ⏑ – ⏑ : *dedissent*, *dedissem*, *dedisset* et aussi *dedisse*. Tous ces types de mots ne se trouvent guère qu'à la fin du vers. *Dedis-*

1. Sur la valeur des monosyllabes en fin de vers, voir J. Marouzeau, *Traité de stylistique*, p. 282-285.

sent, ⏑––, en effet, est exclu de ⏑^{2}––, car le premier hémistiche ne finit par un monosyllabe (^{1}⏑, ⏑^{2}–, ^{3} ‖) que dans des cas exceptionnels (Havet, *Métrique*, § 94). Il est exclu de ⏑^{3}– pour des raisons de coupe. Il peut occuper la place ⏑^{4}– après penthémimère, mais pour cela il faut qu'il y soit précédé d'un monosyllabe bref (‖⏑, ⏑^{4}–), et, pour ne pas allonger ce monosyllabe, notre mot doit commencer lui-même par une voyelle, ex. *Géorg.* 1, 423 :

et laetae pecudes ‖ *et ouantes* gutture corui.

Cette disposition est très rarement réalisée[1]. *Dedissent* est exclu enfin de ⏑^{5}–, car, dans les vers à spondée cinquième, la longue qui termine ce spondée et la longue initiale du sixième pied doivent appartenir au même mot. Ainsi le poète ne pouvait guère employer un mot de forme ⏑–– ailleurs qu'en fin de vers. D'autre part, la pénurie, déjà signalée, des mots à finale trochaïque, qui sont leur complément métrique dans l'hexamètre, amenait le poète à réserver les uns et les autres tout d'abord pour former le dactyle cinquième : ^{5}⏑, ⏑––. De sorte que non seulement *dedissent*, mais *dedissem* et *dedisset* ont été confinés en fin de vers. Même *dedisse*, ⏑–⏑, a eu le même sort, mais d'une façon moins rigide, car sa brève finale l'attire parfois à l'intérieur du vers pour y fournir le trochée dont le latin est démuni.

Voici les chiffres extrêmement nets de mes relevés :

	Lucr.		Virg.		Ov.	
	en fin	*ailleurs*	*en fin*	*ailleurs*	*en fin*	*ailleurs*
dedissent	60	5	84	0	81	0
dedissem	100	9	159	0	111	0
dedisset	92	3	71	1	72	1
total	252	17	314	1	264	1
dedisse	83	20	26	12	39	5
total	335	37	340	13	303	6

Le nombre de ces mots n'est pas très considérable, mais, comme ils occupent toujours la même place, ils accaparent à eux seuls un

1. Ce qui montre bien la difficulté de caser ces mots ailleurs qu'en fin de vers, c'est que Virgile, pour le faire, est parfois amené à donner à son vers une coupe exceptionnelle : G, 3, 447 *mersatur* ‖ *missusque* ‖ secundo *defluit amni*, coupe trihémimère-trochaïque (Havet, *Métrique*, § 100).

nombre de vers très considérable : plus de deux sur cinq, presque un sur deux, finissent par *rura manebunt*. Le poète n'a pas recherché cette clausule, elle lui a été imposée par la métrique et par la proportion des types prosodiques. Bientôt, elle a été sentie comme le pendant de la fin *flumina nota* ; l'oreille latine s'est accoutumée à les retrouver, soit l'une, soit l'autre, et elle les attendait, de vers en vers, un peu comme notre oreille à nous attend la rime. Naturellement, ce partage de la fin du vers entre deux influences aussi fortes a été fatal aux clausules qui ne pouvaient apparaître qu'à de rares intervalles.

Pour conclure, le tri que les poètes ont opéré, sciemment ou non dans les diverses fins d'hexamètre qui s'offraient à leur choix, a été conditionné par des faits de langue, de versification et de style entièrement étrangers à la considération de l'accent. Si cette étude de métrique verbale a un intérêt, c'est de corroborer par des considérations indépendantes de la linguistique proprement dite les déductions que L. Havet, A. Meillet et J. Vendryes ont tirées de la linguistique.

Louis NOUGARET.

XII

PROBLÈMES D'HISTOIRE DES TEXTES

PAR J. ANDRIEU

Boursier du Centre national de la Recherche scientifique

Les termes de ce titre appellent quelques remarques préliminaires.

Cet exposé vise, en effet, d'une part, à poser des *problèmes* (critique des textes, orthographe, ponctuation) qui dépassent par leur complexité et leur ampleur le cadre d'un article. C'est pourquoi nous avons essentiellement cherché dans ce travail à délimiter en termes nets les données du sujet, estimant qu'une claire conception des difficultés à résoudre et des buts à atteindre est le premier et non le moins important des résultats, et, en outre, avec l'espoir qu'au